

TÉLÉNOVELA CONFUSIONNISTE

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, CHACUN POUR SOI !
De la race comme nouveau principe d'organisation, en attendant le pire



De la classe à la race, une histoire à problèmes
De la fragmentation/atomisation à l'invention du segment
Dépassement contre interclassisme et postmodernisme
De la communisation à l'anti-programmatisme compulsif

**N° 26
bis**

Depuis quelque temps déjà, les membres du groupuscule d'ex-ultragauche *Théorie communiste* se focalisaient sur le dialogue avec les tendances postmodernes à l'œuvre dans les milieux universitaires. Ils ont désormais décidé de leur faire une petite leçon de rhétorique marxisante pour y chercher une clientèle. Cela faisait déjà plusieurs années qu'ils publiaient sur leur site DNDF tout un tas de textes issus du PIR ou de leurs compagnons de route en nous affirmant que tout cela était fort intéressant. Parallèlement, ils gloussaient, ironisaient et proféraient des insultes à l'encontre de ceux qui osaient critiquer la pensée décoloniale. Nous connaissions les raisons internes de ce racket, mais nous ne voyions pas comment ils allaient justifier théoriquement leur attitude opportuniste qui produisait chez eux tant d'admiration pour les uns et tant de mépris envers les autres.

Nous découvrons à la lecture du numéro 26 de leur revue que ces « théoriciens » ne se donnent même pas la peine de produire des arguments. On a droit à une analyse globale faite d'évidences sur lesquelles tout le monde s'accorde (on pourrait dire de l'extrême gauche à l'extrême droite), mais globalement hors sujet. A-t-on vraiment bien compris ? Des « théoriciens » auraient-ils produit plusieurs textes, dont un pavé de 326 pages, uniquement pour nous informer que le racisme existe et que le prolétariat n'est pas homogène ?

Le bonneteau de la théorie

À propos de la « segmentation raciale » et de la « nécessité » de s'en accommoder, on ne trouve que quelques analogies, la fabrication d'une pensée binaire qu'ils prêtent à tous ceux qui ne s'aligneraient pas sur leur nouvelle lubie, une lecture de l'Histoire grossièrement parcellaire, des occultations à la pelle, du bon gros « sens commun » sorti directement du Café du commerce, quelques statistiques qu'eux-mêmes ne savent pas lire et surtout un flou total dans le maniement des concepts... tout cela noyé dans bon nombre d'évidences, mais sans rapport aucun avec ce qu'ils sont censés démontrer. Il est très difficile de suivre ce genre de texte, car c'est de la pure rhétorique. On ne sait jamais si on est dans le champ du concret ou de l'abstraction, d'une vision globale schématique ou du terre à terre. En fait, on passe de l'un à l'autre sans logique. Les concepts sont interchangeables, tantôt précis, tantôt flous, on se perd dans la chronologie, on périodise à la louche (ou pas, en fonction de ce qui arrange), on se contredit d'un chapitre à l'autre.

L'étonnement nous saisit à lire les textes produits par LTC au sujet de la « racisation », car tous les éléments d'analyse sont présents pour invalider le fait que le

processus à l'œuvre serait émancipateur ou révolutionnaire. Et pourtant, grâce à la magie d'une dialectique à la Gérard Majax, les auteurs parviennent à la conclusion inverse. Dialectique de dialectique et stratagème de stratagème : l'organisation en strates racialisées du prolétariat serait l'étape nécessaire pour parvenir à la communisation. Pour arriver à une conclusion définie à l'avance pour des raisons qui sont totalement internes à la survie de leur groupuscule, ils sont donc obligés — leur fonctionnement étant de cibler une aire qu'ils estiment perméable à leurs travaux et jetant actuellement leur dévolu sur les universitaires, ils sont contraints de patauger dans la mélasse de la postmodernité — de remettre en cause les fondements mêmes de ce qui faisait la substance de la (leur ?) théorie de la communisation : l'absence d'étapes intermédiaires dans la production du communisme, le dépassement produit (l'exact inverse de la « convergence des luttes »), la négation de l'identité assignée par le Capital. Selon eux, dorénavant, l'organisation raciale du prolétariat serait donc la seule étape intermédiaire au sein de la théorie de la communisation, puisqu'elle est censée en exclure toutes les autres.

On pensait que les prolétaires n'avaient pas de patrie, mais voilà que maintenant, ils ont une race. L'unité de la classe est une chimère, certes, mais en revanche l'unité de la « race » serait une réalité objective. En quoi la configuration du mode de production capitaliste, l'état du rapport entre capital et prolétariat et le cours actuel de la lutte des classes permettent-ils à certains de parler de « segmentation raciale », de « racisation » du prolétariat, ce qui n'était pas le cas il y a quinze ans ? Certes, de nombreuses choses ont été modifiées, mais certainement pas dans le sens de l'homogénéisation de la condition d'immigré (ou de descendant d'immigré). Même, la condition d'OS des années 1950 à 70 qui opérait une « segmentation » a disparu depuis. Force est de constater que c'est donc dans l'ordre du discours que le changement est intervenu. TC a décidé (après ses petits copains gauchistes attardés, sous-léninistes sans parti ni imaginaire et/ou néoféministes pseudo-matérialistes), dans la continuité du travail sur le genre qui a permis de renouveler son arsenal théorique depuis quelques numéros, de s'approprier les nouveaux paradigmes des sciences sociales, de se vautrer dans les grilles de lecture universitaires pour faire trôner la *race* aux côtés du *genre* et du *Capital*. Depuis maintenant près d'une décennie, en effet, agrégats théoriques et concepts élaborés dans les universités (déconstructivisme, critique de l'universalisme et des grands récits de la modernité, analyses postcoloniales, intersectionnalité) se déversent dans le champ de la conflictualité sociale, les luttes, les espaces militants, la plupart du temps sans aucun questionnement. TC n'échappe pas à la règle.

TC fait mine de ne pas savoir que la focalisation sur la race n'est pas une émanation qui aurait jailli de la base des damnés de la terre, mais bien le leitmotiv d'une fraction de la bourgeoisie intellectuelle. Elle émane de

secteurs liés au vieil anti-impérialisme panarabiste ou islamiste (mais aujourd'hui le jeu des alliances fait qu'il est difficile de distinguer l'un de l'autre) qui entraîne dans son sillage les secteurs travaillant à un capitalisme à visage humain (le bon vieux démocratisme radical) et ce n'est guère étonnant, car ce sont là les deux seuls débouchés possibles (pourtant contradictoires) de cette effarante proposition. Et avant de constituer des schémas de pensée politiquement exploitables — par le gauchisme universitaire postrévolutionnaire et maintenant par certains papes de l'anti-programmatisme — loin d'émaner de la lutte pour répondre à un état actualisé du mode de production capitaliste, la race et la racisation sont des concepts travaillés par les sciences sociales. La diversification de la boîte à outils conceptuelle et méthodologique est en effet inhérente aux disciplines universitaires afin de reproduire leur existence institutionnelle et de conforter leur mainmise sur le savoir certifié. Le concept, productible à volonté et transposable d'une discipline à l'autre, dispose de ce pouvoir magique de réencoder le savoir disponible sur un sujet donné. Des idées socialement déterminées donc, et non des réalités de l'expérience matérielle des « principaux concernés », comme on dit aujourd'hui. Pas plus que les luttes de femmes n'ont eu besoin dans les années 1970 de l'aval conceptuel des *gender studies* pour contester la construction sociale des sexes, leur rôle dans la reproduction de la force de travail et leur propre exploitation, jamais, des mineurs kabyles du XIX^e siècle aux sans-papiers des années 1990, les prolétaires immigrés ne sont entrés en conflit frontal ou diffus avec leur condition d'exploités et le racisme dont ils font l'objet en pensant leur sort en termes de *race* ou en ressentant le besoin de se dire *racisés*.

La racisation késako ?

Si vous pensez que la « racisation » concerne les victimes du racisme, c'est que vous n'avez rien compris à la théorie postmoderne de la « race sociale » reprise par TC. En fait, le concept de « racisation » n'est pas un terrain vierge que TC tenterait d'explorer. Depuis plus de quarante ans, il fait partie de l'arsenal théorique de la gauche américaine, dont le Parti démocrate qui a été au pouvoir un certain nombre d'années. Le triptyque « classe, genre, race »¹ est partie intégrante et obligatoire de l'enseignement supérieur en France dans toutes les sciences sociales, les matières artistiques et culturelles et les sciences politiques. Il faut bien comprendre qu'il s'agit de la grille de pensée officielle, enseignée à l'université et diffusée à travers les mass-média dans les États du capitalisme le plus avancé. Pour digérer le

1 Difficilement explicable, mais aisément constatable, mais quand on vous promet une analyse labellisée « classe, genre, race », vous pouvez être sûrs qu'il n'y a pas plus de 5 % de classe dedans. C'est cela la magie de l'« intersectionnalité ». « *Chaque fois qu'à la place du prolétariat je lis classe/genre/race, je me demande quel mauvais coup on prépare contre le prolétariat* », K. Marx Junior.

concept de racisation, il vous faudra d'abord intégrer qu'il n'existe pas *un* racisme, mais bien *des* racismes, certains étant systémiques (produits par la structure sociale) et tous les autres ne l'étant pas. Par le fait, ces derniers seraient tout à fait acceptables si l'on ne veut pas tomber dans le travers de l'universalisme (ou du programmatisme, pour d'autres), qui est une invention des Blancs comme chacun le sait. Sachez donc que les Asiatiques, les Européens de l'ex-Union soviétique et les juifs sont des « blancs sociaux » (qu'ils bossent ou non dans des ateliers clandestins, qu'ils se fassent poignarder ou non au nom de la « race »), et que, comme seuls les « héritiers » de la colonisation sont aux avant-postes du « racisme systémique » (selon la formule consacrée : les musulmans, les Arabes, les Noirs et les Roms²), les Tamouls, les Philippins, les Kurdes et autres Bachibouzouks se retrouvent sans existence théorique. La « racisation » n'est pas un processus qui se contente de donner un sous-statut à certaines catégories victimisées, elle pose simultanément une catégorie de privilégiés, d'opresseurs et d'exploiteurs que l'on nomme par commodité « les Blancs »³, ce qui permet de les distinguer au premier coup d'œil. C'est le pilier sur lequel se bâtit l'antiracisme politique en opposition à l'antiracisme moral, qui est un humanisme (une autre invention de l'impérialisme Blanc).

Que TC en soit consciente ou non, dans les milieux militants néo-gauchistes et postmodernes, le leitmotiv de la « racisation » est une injonction faite à chacun de choisir le camp de « sa race », et malheur au « racisé » qui la trahit. Il lui devient impossible de critiquer la religion, les coutumes, le clan (sans parler des rackets politiques communautaires, de l'excision, des mariages forcés ou du port du voile). La vision racialisée entraîne que toute critique du Hamas, du régime syrien, voire de Poutine vous range immédiatement dans le camp des oppresseurs blancs. Dans le monde réellement existant, les concepts forgent la vision du monde et entraînent des conséquences.

TC, dont on a tout lieu de penser qu'il a passé ces dernières années à épilucher les théories en question, le sait parfaitement, mais choisit de ne pas faire partager à ses lecteurs ses éventuelles critiques ni même son potentiel enthousiasme. Non. En revanche, il fait passer toutes ces idées en fraude derrière des développements et digressions qui n'ont l'air de rien au premier abord. Elles sont émises sur le ton badin de l'évidence, qui n'aurait pas besoin d'être sérieusement argumentée. Ainsi — c'est un exemple, mais c'est extrêmement révélateur d'un profond aveuglement —

2 Pourquoi « et les Roms ? » Ne cherchez pas une raison théorique à cela, c'est encore un coup de la « conjoncture » : une simple alliance entre bureaucrates arrivistes du PIR et de La Voix des Roms.

3 Contrairement à leurs collègues de *Carbure blog*, TC rejette officiellement le terme de « privilège » — pensant sans doute que ses lecteurs ne sont pas encore prêts, il faudra attendre le TC 27 pour voir ce concept validé. En attendant le mot est employé entre guillemets, mais comme s'il n'en avait pas (de guillemets).

en France, l'ouvrier immigré des années 1950, l'immigré de 1980, ou le « racisé » (pour reprendre leur classification) d'aujourd'hui est quasi systématiquement incarné par la figure du Maghrébin¹ et les « racisés » américains sont exclusivement des « afrodescendants » (on ne mentionnera même pas une seule fois les Hispaniques). Ça laisse pantois ! Dans un texte de 326 pages censé lier la problématique du racisme à la structure de l'exploitation, c'est la majorité des travailleurs clandestins que TC « invisibilise » et nous aimerions bien savoir en vertu de quoi les ghettos latinos sont exclus du champ de sa « segmentation ».

Une analyse ? Où ça ?

À lire les longs développements historiques de la revue sur les travailleurs immigrés, leurs luttes et la « culturalisation » dont leur situation a fait l'objet à compter des années 1980 en France — c'est important de le spécifier, car TC ne connaît que la France... et un peu les USA —, on constate que ce groupuscule est parvenu à recruter des étudiants zélés, capables d'avaler des kilomètres de manuels universitaires et passés experts en rédaction de fiches de lecture. On s'en était déjà aperçu en consultant le blog de travail de TC, que le n° 26 se contente de recycler. Cette partie historique est constituée d'un désespérant patchwork de citations, parfois de plusieurs pages, d'essais et d'ouvrages émanant de l'université dans lesquels TC a sélectionné les passages qui lui semblent pertinents pour s'autoservir la soupe. Quelle hétérodoxe méthodologie, quel curieux rapport à l'écriture de l'Histoire... TC ne prend que très peu la peine de s'intéresser à une quelconque source directe — dommage de ne jeter qu'un œil distrait et partial sur ce qui a été produit dans les luttes depuis la fin du fordisme, tant le matériau foisonne — et préfère insérer dans une trame, manifestement préétablie, un assortiment de « bonnes feuilles » universitaires sur le sujet traité. Elle s'approprie totalement ces développements (grâce à un usage récurrent du « *souligné par nous* ») ; en plus, elle fait le tri dans lesdites productions académiques, en retenant sans aucun recul critique les adeptes anti-islamophobes de la grille de lecture décoloniale qui ont délibérément choisi de repeindre l'histoire des luttes de l'immigration et des prolétaires immigrés aux couleurs de la race. Il est assez remarquable que cette partie historique adopte exactement

1 Citations de TC : « *L'héritage de l'histoire coloniale avec son essentialisation culturelle, un statut d'inférieur inscrit dans le droit, un contrôle par la violence d'État, a été retravaillé comme marqueur d'assignation raciale "indélébile" d'un "autre irréductible". Un re-travail qui, dans les conditions issues de la restructuration, différencie l'"arabe" de toutes les autres vagues d'immigration.* » Et « *Par un casting efficace, la représentation concrète de l'étrangeté est confiée au "jeune arabe de banlieue" et au "djihadiste" (le premier pouvant à tout moment devenir le second sans passer par la case "musulman de longue assiduité cultuelle").* »

le même schéma de raisonnement que l'ensemble de la revue : prendre appui sur la construction de la figure-repoussoir des défenseurs programmatistes de la classe unie et homogène (on n'a pas d'autre argument ?). Ici, c'est une historienne qui se fourvoie dans « *un certain concept de prolétariat [...] présupposant la situation commune de tous les ouvriers* » (p. 20) qui en fait les frais, Laure Pitti.

Quand on est obligé d'utiliser des sources qui ne cadrent pas avec ses a priori, on s'en sort par une pirouette qui est censée valoir argument. Voilà un exemple que nous avons choisi, car il est ramassé en quelques lignes, p. 26 : « *Il est exact, comme le souligne Lilian Mathieu dans Les Années 70, un âge d'or des luttes ? (Textuel, 2010), que catégoriser certains mouvements sociaux du début des années 70 comme "lutte des immigrés" relève d'une classification périlleuse. Mais il n'est pas d'une évidence aveuglante d'intégrer ces mobilisations sans autre forme de procès dans une catégorie générale de "lutte ouvrière" ». TC vient juste avant de longuement démontrer (de la p. 18 à la p. 26), arguments à l'appui, qu'on ne peut pas parler des luttes des années 1970 comme de luttes « immigrées », mais, ce n'est pas grave, il le fera quand même, la seule justification étant que ce *n'est pas d'une évidence aveuglante*. Des comme ça il y en a régulièrement, mais il faudrait citer des pages et des pages pour les décrire.*

Les déclarations racistes du PCF et du gouvernement Mauroy au sujet des grévistes de Talbot en 1983 ne sont pas vues comme des prises de position idéologiques, mais comme des produits (objectifs ?) d'une racialisation intrinsèque aux restructurations. Selon TC, elles ne seraient certainement qu'un reflet de ce que ressent « la classe ouvrière blanche ». « *Si les rédactions de télévision s'inquiètent du racisme qui monte à Poissy, où des "travailleurs français" jettent des pavés sur des "grévistes immigrés" aux cris de "Au four ! À la Seine !", les images sonnent comme une confirmation : entre le travailleur étranger et le travailleur français, il y en a un de trop* » nous affirme TC à la p. 48, reprenant la falsification produite par les cadres du PIR. Tous les contemporains de la grève se souviennent pourtant de ce qu'était la politique d'encadrement de PSA, avec son syndicat patronal fasciste (CFT/CSL) faisant régner la terreur dans ses usines² ; et, pour les plus jeunes, il suffit d'aller jeter un œil sur les archives de l'Ina³. Cette escroquerie ne constitue pas un détail, puisque tout l'argumentaire de TC au sujet des restructurations des années 1980 produisant prétendument la « racisation » ne s'appuie que sur cet unique exemple qu'on extrapole.

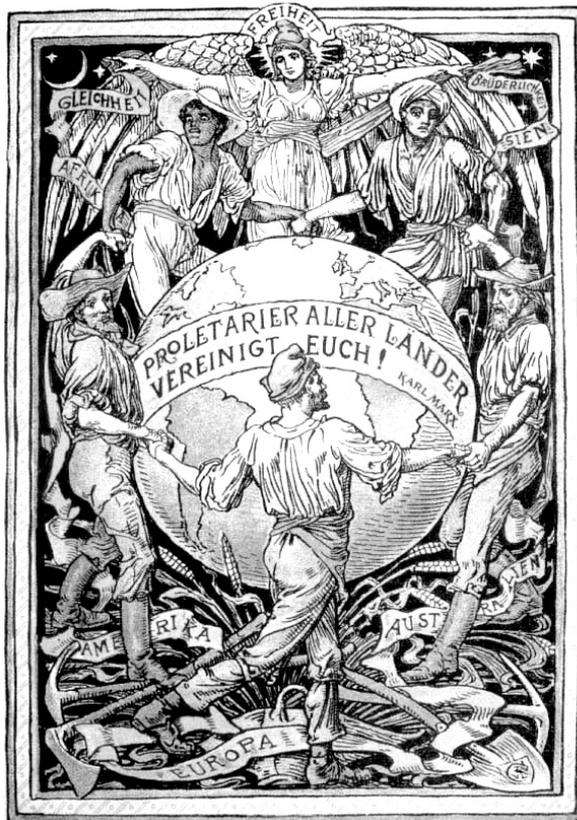
2 Un peu plus loin, p. 50, ils écrivent tout de même : « *Le 2 février, des heurts très violents ont lieu à Aulnay sur la plateforme-retouches où 25 membres de la maîtrise sont envoyés à l'hôpital.* » TC devrait être plus respectueuse de ses lecteurs : en définitive, s'agit-il d'agents de maîtrise envoyés par la direction ou d'« ouvriers français » agissant spontanément ?

3 <https://www.youtube.com/watch?v=f727toiGcAg>

Les restructurations sont décrites comme un phénomène qui ne touche que les immigrés : « *Les enfants ne sont considérés que comme une deuxième génération d'immigrés au sens strict, c'est-à-dire comme une force de travail destinée à prendre silencieusement la relève de la génération précédente — et certainement pas comme des citoyens ayant vocation à investir l'espace public* » (Tévanian, *La Mécanique raciste, La Découverte*, p. 88). Et, c'est précisément ce qui ne fonctionne plus : « *Au travers de la crise des années 1970 et des linéaments de la restructuration, il était devenu évident que les enfants d'ouvriers immigrés ne remplaceraient pas leurs parents, il faut continuer à cerner l'originalité de ce début des années 1980.* » Cette affirmation qu'on martèle n'est pas fausse, mais elle le devient quand on veut lui faire dire que cela constituerait une spécificité des « enfants d'immigrés » : c'est l'ensemble des enfants de la classe ouvrière qui refusent leur assignation à un travail pénible ou qui en sont exclus, et pas qu'en France, y compris dans des pays où la « question raciale » ne pouvait exister (par absence d'immigration étrangère) comme l'Italie — mais c'est vrai qu'après tout on peut très bien, quand on est racaliste, faire naître une « race » napolitaine ou calabraise.

Extrêmement étonnant : le déni par TC de l'existence de l'islamisme politique transparait tout au long du livre/revue où le thème est totalement inexistant. Que tous les phénomènes qu'elle décrit comme se focalisant sur le « Musulman » suivent la progression du prosélytisme islamiste est certainement pour elle de l'ordre du hasard. Par exemple, le voile ne serait que l'expression d'une musulmanité et donc son rejet qu'une forme d'islamophobie (le terme n'est pas employé, mais tout le chapitre tourne autour de ça). Il n'a pas l'air d'effleurer TC qu'à travers l'intolérance envers le voile, y compris chez des Maghrébins, c'est le rejet du projet de l'islam politique qui peut s'exprimer. Une note de la p. 144 est assez éclairante à ce sujet : « *Jusque dans les années 1980, les femmes voilées étaient pour l'essentiel des mères au foyer ou des femmes de ménage, invisible socialement. Les lois de prohibition et les campagnes de dénigrement n'étaient pas à l'ordre du jour pour la simple raison que, sauf exception, les femmes voilées n'accédaient de toute façon pas à l'école et à l'université, ni au marché de l'emploi.* » À vouloir concilier idéologie racaliste et verbiage marxisant, ont produit beaucoup d'inepties. Non, ce qui a été transformé après les années 1980 c'est

que le voile comme symbole d'un engagement dans l'islam rigoriste (avec toute la charge sémiotique qu'il transporte) s'est substitué au foulard comme expression d'une identité culturelle où le religieux n'avait qu'une place secondaire. Le port du voile rigoriste n'est en rien apparenté au port du fichu à motif coloré. Il est dommage que nos théoriciens méconnaissent les enjeux liés au port ou non de l'uniforme de la norme islamiste, des affrontements organisés dans les universités du Moyen-Orient et du Maghreb comme cheval de Troie de l'expansion salafiste, des égorgements et attaques au vitriol dans les rues d'Algérie lors de la guerre civile des années 1990.



une connerie universaliste

On a droit à tout un chapitre prouvant scientifiquement, à l'aide de statistiques, que le racisme existe... merci, c'est gentil. Mais, en revanche, quand on sait les décrypter, ces mêmes statistiques invalident la thèse de la « segmentation raciale ». On ne savait pas que nos théoriciens-sociologues étaient à ce point fâchés avec les maths, mais quand on affirme que les immigrés et descendants directs d'immigrés « sont 20 % à vivre sous le seuil de pauvreté contre 10 % des Français sans ascendance migratoire directe » ou que « un quart des descendants d'origine africaine et 23 % de ceux originaires de Turquie habitent en ZUS, contre seulement 6 % des descendants d'origine européenne et 4 % des natifs » on ne constate que la surreprésentation des

derniers arrivés dans l'ordre des différentes migrations. Car si on regarde les chiffres en valeur absolue, on obtient respectivement 1,5 million de descendants d'immigrés (c'est-à-dire 20 % de 7,3 millions⁴) parmi lesquels on ne sait pas combien sont « d'origine postcoloniale », contre 5 millions de Français sans origine migratoire qui vivent sous le seuil de pauvreté. Pour les habitants en ZUS, cela donne 766 000 descendants d'origine africaine contre 2,2 millions pour les « Européens ». Drôle de segmentation où les segmentés sont certes surreprésentés, mais restent très minoritaires dans leur « propre » discrimination. On pourrait continuer la démonstration avec les autres chiffres qui sont à l'avenant.

4 11 % de la population née en France, soit 7,3 millions de personnes, ont au moins un parent immigré. La moitié sont issus de couples mixtes. 42 % (soit 3 066 000 individus) ont au moins un parent d'origine africaine (source Insee).

L'hydre à deux têtes

TC ne produit pas de théorie, mais façonne de la réalité médiatisée par la théorie, qui fonctionne en système clos, par assertions : la théorie proclame l'existence de la « segmentation raciale du prolétariat » en la qualifiant de surcroît d'« objective », sans en démontrer une once, donc ladite segmentation est réelle et immédiatement objectivée. La théorie n'est plus — pour ceux qui la voudraient encore communiste — la réflexion que la lutte de classes, mouvement de négation de l'existant, porte sur elle-même, mais une sous-discipline sociologique.

Dans le monde magique de la théorie selon TC, tout devient possible. Pour étayer ses propres affirmations, on se positionne par rapport à deux figures, deux altérités, l'une qui se caricature elle-même et que, étrangement, on bichonne — les décoloniaux, pour le dire simplement¹ — et l'autre que l'on construit de toutes pièces pour pouvoir la crucifier sur place : ceux qui critiquent radicalement² ladite pensée décoloniale. Ils sont les dénégateurs de la race, les adorateurs de l'ouvrier conceptuel, de l'identité ouvrière *old school*, les fétichistes d'une classe prolétaire idéale, unie, homogène, qu'il s'agirait de faire monter en puissance pour qu'elle prenne les rênes de la production. En un mot, des

1 En première page de la revue : « *La segmentation raciale du prolétariat agite ce milieu qui, de fait, est le nôtre : celui de l'« activisme », de l'« ex-ultra-gauche », de l'« autonomie », des « communistes » et à la limite, des « indigènes » et des « décoloniaux ». Enfin tout un milieu « radical » se déchire et parfois se tabasse.* » Les adeptes de TC estiment donc que des falsificateurs et racketteurs politiques (selon leurs propres termes), antisémites, homophobes et misogynes font partie de leur milieu et qu'ils méritent le qualificatif de « radical » (même entre guillemets). Il est vrai que quand on a compté dans ses rangs un sous-ministre du gouvernement grec et un conseiller en maintien de l'ordre de la police anglaise, on peut ne pas être très regardant.

2 TC rétorquera certainement qu'elle en produit une critique, ce qui est vrai... mais la conclusion est assez géniale : le PIR est certes homophobe, sexiste et antisémite, mais ce ne sont pas nos ennemis ; ce sont des « entrepreneurs en racialisation », ils rackettent, mais ont le mérite de mettre la race au cœur du débat... comme si la gauche universitaire d'un côté et les Zemmour, Dieudonné et Soral de l'autre les avaient attendus.



exemple d'ouvrier conceptuel

programmatistes. Chez TC, taxer quelqu'un de programmatisme équivaut pour d'autres, fût un temps, à traiter tout adversaire politique d'hitléro-trotskiste. La manœuvre est grossière : créer une chimère uniquement pour consolider une position et dérouler tranquillement un propos qui, dès lors, n'a pas besoin de s'appuyer sur une quelconque démonstration. Car on fait dire ce que l'on veut au monstre que l'on a créé.

Selon TC, il n'y a donc que deux positions possibles. *There is no alternative*. Soit on constate que le prolétariat est fragmenté racialement, de la manière qu'elle va nous exposer (il est « segmenté »³), soit on possède une vision idyllique de la classe ouvrière unie et homogène digne des grandes heures du stalinisme et de ses sous-produits de gauche. Il ne

s'agit plus alors de démontrer que son raisonnement est juste, mais de faire valoir sa supériorité face à une position qu'on a prêtée à l'autre d'une façon si arbitraire qu'elle frise le ridicule. TC se contente d'ânonner que les choses sont ce qu'elles sont, sous prétexte de dénoncer ceux dont elle pense qu'ils se crispent sur ce que les choses devraient être, uniquement à l'encontre de ce que TC a décidé comme étant le réel. Nous sommes dans la pure tautologie.

TC opère comme une « police théorique », pour reprendre l'expression de Rancière à propos de l'althussérisme. On neutralise le lieu de son discours, on antagonise des positions théorico-politiques artificielles et on construit une figure de l'adversaire pour mieux le disqualifier et conforter ses propres allégations. Pour bien enfoncer ce dualisme construit de toutes pièces, TC manie la citation aussi malhonnêtement qu'elle produit sa théorie : en autocitant ceux de ses propres textes datant de dix ans afin de prouver la pertinence de ce que l'on affirme aujourd'hui ; en abreuvant le pauvre lecteur dont le mal de tête n'avait fait jusque-là que poindre des écrits des pires idéologues racialisés. TC fait semblant de ne pas comprendre qu'il est en réalité impossible de s'approprier à ce point cette prose — qui est agencée dans un argumentaire plus vaste que la seule citation —

3 Le mot est important, car il conditionne tout le raisonnement. D'après le *Larousse*, un segment est une portion, une partie bien délimitée, détachée d'un ensemble. En langage mathématique, il correspond à une partie de droite connexe et limitée par deux points appelés extrémités.

sans adhérer à la substance du propos tenu et donc sans importer celui-ci dans la revue : citer de grosses louches de Tévanian ou de Guénif-Souilamas au point d'en faire des pans entiers de son propre raisonnement, c'est les associer à l'écriture de cette dernière.

Mettons les choses au point tout de suite : depuis la fin des années 1970, nul ne croit plus à l'homogénéité du prolétariat, à tel point que seuls des personnages folkloriques comme TC et certains autres courants fossilisés de l'ultragauche utilisent indifféremment le terme « prolétariat » et « classe ouvrière ». Pour notre part, nous n'employons ce dernier que pour parler de situations soit spécifiques, soit antérieures aux restructurations. Les membres de TC sont bien les seules personnes que nous ayons été amenés à fréquenter qui faisaient référence systématiquement aux « ouvriers de la production industrielle ». En ce qui nous concerne, ayant été investis au gré de nos parcours dans différentes luttes de prolétaires (anticarcérales, de mal-logés, de chômeurs et précaires, de sans-papiers, de banlieues...), nous n'avons rien à prouver quant à notre prétendue vision homogène de la classe centrée sur l'« ouvrier-mâle-blanc ». Il faut ici préciser que les mêmes membres de TC se foutaient de notre gueule à ce propos, puisque pour eux seuls comptait l'homme au bleu de travail. Mais maintenant qu'ils sont persuadés d'avoir découvert l'eau tiède, ils tiennent à le faire savoir. Et c'est justement parce que nous avons une longue pratique des luttes fragmentaires, voire marginales, que nous contestons la vision fantasmagorique, tant de TC que des entrepreneurs en racialisation, au sujet de la « segmentation ». La classe est tellement peu homogène qu'elle ne contient même pas de segments, pour le dire simplement. Avec presque cinquante ans de retard, TC se pose une question qui n'a lieu d'être que pour son microcosme fossilisé — comme il l'avait fait pour la question féministe, mais seulement avec quarante ans de décalage. Et comme d'habitude, c'est à travers le prisme des productions de la petite bourgeoisie intellectuelle, voire de l'institution universitaire.

Tout est bon dans la segmentation

Le sous-titre de la revue est explicite : *Le kaléidoscope du prolétariat. Des segmentations en général et de la nécessité et aléas de la mécanique des assignations raciales dans le mode de production capitaliste en particulier*. Pour nous, l'image du kaléidoscope est assez parlante. Elle est d'ailleurs antinomique avec le concept arbitraire de « segment » puisqu'elle reflète bien ce qu'est le nouveau mode de gestion de la force de travail. C'est bien de fragmentations infinies et transversales qui vont jusqu'à l'atomisation de chaque individu dont il s'agit. TC nous dira même que la « segmentation est labile, souple et fluctuante »... et donc qu'elle ne constitue pas de « segments » ! Précaires, statutaires, intérimaires, autoentrepreneurs, stagiaires, apprentis, clandestins sans-papiers, saisonniers, travailleurs

au noir, CDD à la carte, CDI d'objectif... avec là-dedans des hommes et des femmes, des diplômés et des non-diplômés, des Français et des étrangers, des immigrés au statut variable et parfois instable (clandestin expulsable ou non, avec carte de séjour provisoire ou de dix ans, mineur, etc.) : voilà ce qui remplace les statuts d'ouvriers spécialisés (OS) et d'ouvriers professionnels (OP) de l'usine fordiste. On passe de l'un à l'autre, et de chacun d'entre eux à la case chômage, et chaque statut est lui-même stratifié en son sein. Le plus souvent, ces catégories ne constituent même pas un « sous-segment » pouvant et/ou devant s'organiser en tant que tel. Ce qui existait dans les années 1970, c'est-à-dire une strate avec la figure de l'OS immigré, a été fracassé, et à la place on trouve un kaléidoscope de situations dans lequel le facteur raciste, quand il agit, ne pèse pas de manière uniforme sur chacun, et encore moins sur chacune. D'ailleurs, lorsque la différenciation en fonction de l'absence de carte nationale d'identité française agissait de façon beaucoup plus uniforme, les OS des années 1970 ont toujours pris le parti de se lier le plus possible avec les autres ouvriers, tout simplement pour des questions évidentes de rapport de force, qui est, et restera, la question centrale posée dans toute lutte⁴.

Bien que nous ayant démontré de long en large qu'il n'y a pas d'unité de la classe, TC réussit le tour de force de théoriser que la racialisation d'une partie du prolétariat constituerait celle-ci en une entité homogène (un segment) où tous partageraient une condition commune et donc développeraient mécaniquement des formes d'organisation propres et séparées. Tel est le fil conducteur de toute la pseudo-démonstration. Mais par la suite, ça s'emmêle les pinceaux, car on ne saura plus s'il y a « une » racialisation ou « des » racialisations (le terme passe dans la seconde partie du texte au pluriel alors que pendant toute la première partie il était employé au singulier), ce qui n'est tout de même pas la même chose. TC mentionne bien (quelle surprise ! heureusement qu'elle était là pour nous mettre au courant) qu'à l'intérieur de ce « segment » il existe des sans-papiers et des cadres supérieurs (8 % des « racisés »⁵, selon la nouvelle catégorie en vigueur), mais nous ne savons pas s'ils constituent des sous-segments du même segment ou si c'est pas un peu plus fragmentaire et transversal que ça. Surtout, on ne voit pas où cela produit un intérêt commun dû au fait de partager une situation commune. Les sans-papiers

4 Est-il préférable dans une lutte d'être unis plutôt que divisés ? Vaut-il mieux être groupés plutôt qu'isolés ? Si vous avez choisi la première option aux deux questions, vous êtes, selon TC, un indémodable programmatiste et il est à parier que vous sautillez chez vous en psalmodiant : « la classe ! La classe ! La classe ! »

5 8 % de l'ensemble des « racisés » (primo-arrivants, immigrés depuis cinq ans, dix ans, vingt ans... analphabètes et universitaires, tout ça mélangé dans la même catégorie) cela fait combien en ce qui concerne les seuls descendants d'immigrés « de la seconde génération » ? Un chiffre équivalent à celui de n'importe quel descendant d'ouvrier ?

« racisés » n'auraient-ils pas plus tendance à s'organiser avec des sans-papiers non-racisés tels que des Ukrainiens ou des Chinois¹ ? À l'inverse, les cadres supérieurs plus basanés que la moyenne font-ils partie des « prolétaires racisés » ? Pour TC, il faut croire que oui, puisque selon eux « *réduire la question du dilemme unité/autonomie (ou "mixité"/"non-mixité") à celle entre classe et interclassisme est factuellement totalement irréel et fantaisiste, ne serait-ce que parce que la question se pose avant tout à l'intérieur de la classe ouvrière* »². Pourtant, il suffit de foutre les pieds dans un colloque « en non-mixité de race » pour se trouver devant un parterre composé exclusivement de bourgeois. En revanche, selon la nouvelle orthodoxie, ils possèdent tous le faciès de la race « sociale (?) » et font donc partie du segment qu'on a défini abstraitement comme dominé. La boucle est bouclée. La pure tautologie remplace le raisonnement. Attention, tu



une autre connerie universaliste

n'as pas bien compris, si tu dis que les bourgeois basanés sont des bourgeois, c'est que tu penses que le Capital n'est que pure économie et qu'il n'est pas aussi un système de domination, c'est donc que tu véhicules une pensée programmatiste.

Si l'on peut parler de segment, c'est avant tout par rapport à un statut et aux droits qui lui sont afférents (précaires, statutaires, intérimaires, autoentrepreneurs, clandestins, etc.). Si la proportion des personnes que nos maquignons en communisation postmoderne appellent des « racisés » varie selon les catégories susnommées (jusqu'à être largement surreprésentés dans les plus précaires), elles ne sont jamais les seules et uniques concernées. Il y a toujours une proportion loin d'être négligeable de « non-racisés » (voyez à quoi en est-on réduit dans le maniement

1 Si on pose la question à TC (ou à un quelconque racialisé) de savoir si les travailleurs clandestins chinois font ou non parti des « racisés », il est possible qu'ils répondent que oui. Mais dans l'analyse, paf !, ils disparaissent, ils n'existent tout simplement pas.

2 Encore une affirmation gratuite qui n'a pas besoin d'être argumentée, bien qu'elle contredise l'expérience quotidienne. Il n'y aurait pas de flics, de cadres, de commerçants, d'intellectuels, de patrons chez les racisés. On remarquera l'emploi du terme « classe ouvrière » en lieu et place de « prolétariat ».

des concepts, désolés !) dans chacun des groupes évoqués. Les seuls secteurs qui concentrent une majorité écrasante d'étrangers sont le BTP, la restauration et la confection. Il y a là effectivement une forte concentration de prolétaires démunis de titre de séjour qui affrontent en sus de leur surexploitation une forme aiguë d'oppression policière. Ils pourraient eux constituer un segment, une concentration de prolétaires partageant des spécificités communes. Eh bien sachez qu'aucun racialisé n'en parle jamais — c'est à ce genre de chose qu'on les reconnaît — et donc TC non plus. Il ne faut pas perdre de vue que toute la logorrhée produite par TC et d'autres ne vise qu'à justifier ou à promouvoir l'auto-organisation en non-mixité raciale. Partant de là, il s'agirait donc pour cette fraction de prolétaires de se regrouper avec des cadres « racisés » (ceux qui vivent la même oppression du « racisme systémique »)

sans et/ou contre ses propres collègues de travail, d'étude, de logement, de galère ou autres, car ses derniers ne peuvent ressentir dans leur chair ce que le militant basané tout droit sorti de l'université partage avec lui au quotidien. C'est bien gentil tout ça, mais est-on vraiment sûr que le petit cadre issu de l'immigration « postcoloniale » (la seule, la vraie immigration, 100 % halal) va réellement prendre en compte les problématiques de ses frères traine-misère ? Les pontes de TC y ont réfléchi et dans leur infinie sagesse déclarent qu'il y a une mauvaise et une bonne non-mixité de race.

La bonne se combinerait aussi à une non-mixité de classe, ils en ont d'ailleurs trouvé un exemple en 1972 à Détroit quand des ouvriers noirs se sont formés en syndicat dans une usine automobile. Certes ! Combien de temps cela a duré ? Pour quel résultat ? Les acteurs eux-mêmes en ont-ils fait un bilan positif ou négatif ? On n'en saura rien. Il s'agissait juste de démontrer (démontrer à la manière de TC) que s'il a existé un exemple de « bonne » non-mixité raciale, il devient *ipso facto* interdit de critiquer la chose en soi. Peu importe que cet exemple soit lié à la situation particulière des États-Unis et à la forme d'organisation fordiste de l'usine des années 70 (aujourd'hui obsolète) ; peu importe qu'il n'ait évidemment aucune parenté avec les réunions en non-mixité raciale actuellement réellement existantes, qui se tiennent sous forme de colloques, de stages syndicaux ou d'assemblées dans certaines universités.

Segmentation raciale du prolétariat ? Parce qu'il le vaut bien

Pourquoi une telle insistance sur la segmentation ? C'est à se demander si TC, dont le credo théorique est de répéter, souvent à raison, l'impossibilité pour la révolution de partir de l'affirmation du prolétariat et de son érection en classe dominante — de critiquer toute nature révolutionnaire du prolétariat, bref, de reconnaître

l'existence de la classe comme limite à son action — avait franchi le pas vers sa *désintégration*. La classe étant la limite actuelle de l'action de classe, son abolition théorique en vient à précéder son abolition matérielle dans la production du communisme, via une mauvaise sociologie de sa segmentation.

Mais la classe n'aurait-elle pas déjà été fragmentée aux temps maudits du programmatisme ? Encore une fois, comme expérience matérielle, la classe n'a jamais été homogène. Elle a toujours été fracturée, parcourue par des logiques de différenciation, inhérentes au travail lui-même. En fonction des qualifications et de la maîtrise des procédés techniques et des savoir-faire ou de leur absence, des statuts, des types de contrat de travail, des hiérarchies d'atelier, etc. Bref, des déterminants internes à la sphère de la production en lien direct avec les modalités (elles-mêmes différenciées) de mobilisation de la force de travail et les stratégies d'optimisation du coût du travail, mais qui viennent s'enchâsser et souvent se confondre avec des déterminants externes, dont le sexe, l'origine géographique, la nationalité et les spécificités culturelles qui peuvent y être associées. Hormis certaines logiques de métier, l'histoire de l'immigration ouvrière, intérieure ou étrangère, est celle d'une superposition avec les tâches les moins qualifiées et les plus pénibles, couplée avec l'installation dans les faubourgs où se concentrent les industries les plus rebutantes. On peut penser aux Italiens, aux Portugais, aux Creusois, aux Algériens, mais aussi, à la fin du XIX^e siècle, aux concentrations dans la banlieue nord de Paris d'Alsaciens-Lorrains qui s'embauchent notamment dans les abattoirs, la manutention ou les industries chimiques. Le quartier des Quatre-Chemins, à Aubervilliers, est alors un véritable ghetto de « Prussiens ». Il existe des filières de recrutement, des logiques résidentielles, mais cela fait-il pour autant exister, advenir la « race » prussienne — dont il était pourtant question à l'époque dans les discours nationalistes, quelques années après la défaire de 1870 — comme déterminant objectif et facteur de différenciation ?

La racialisation de ladite segmentation est un pur effet discursif. La condition faite aux prolétaires en régime capitaliste, l'exploitation, la misère, imposent en effet de mobiliser des liens de solidarité immédiats : le voisinage et les sociabilités de quartier, les parentèles et les liens familiaux, les collectifs de travail, le métier, les communautés nationales d'origine ou les proximités religieuses, qui souvent se superposent, au moins partiellement. Il en va de la survie. La « mécanique » du racisme — pour reprendre l'expression d'un des auteurs préférés de TC (Pierre Tévanian) — tel qu'il a pu et peut encore miner le prolétariat, mais également la veulerie de la pensée raciale, parfait miroir du précédent, consiste précisément à croire et à faire en sorte que l'une de ces déterminations prime sur les autres (des Italiens aux Chinois en passant par les Algériens et les Tamouls) et à l'essentialiser pour en faire une appartenance figée. Le corollaire est de tenter de faire croire que ladite détermination rapproche davantage un

prolétaire racisé d'un cadre qui subit la même « oppression spécifique », tandis que le prolétaire blanc, même à son corps défendant, partage des intérêts communs plus avec le contremaître blanc qu'avec son compagnon de travail ou son collègue de galère.

Manifestement nouvellement convertis à l'antiracisme — cette idéologie démocratique qui fait prévaloir le combat contre le racisme prétendument « structurel » sur la lutte des classes —, les flèches de TC confondent sciemment la condition des prolétaires en régime capitaliste avec un processus politico-économique donnant lieu à différenciation raciale, car émanant d'une rationalité racialisatrice dans des conditions historiques précises — le ségrégationnisme — et engendrant la production mortifère, ontologiquement négative, d'assignations figées à visée de domestication et de déshumanisation : c'est ce processus qui produit des discriminations « raciales », des lois « raciales » et des inégalités « raciales ». En revanche, parler de segmentation « raciale » des prolétaires au prétexte que certains d'entre eux subissent le racisme, sont surreprésentés dans des zones de relégation et sont plus circonscrits que d'autres à certaines franges du marché du travail est stupide et manipulateur. Non, le racisme, phénomène social et politique, quand bien même il gagnerait en ampleur dans la période réactionnaire actuelle, marquée par le reflux des luttes révolutionnaires et la tendance corollaire à la guerre de tous contre tous, ne crée pas la race comme fait « objectif ». Il en va de même pour les prétendues émeutes « raciales », qui répondraient à la fragmentation du même nom. L'assignation n'est pas et ne sera jamais une force ou une dynamique historique de subversion. Les jeunes — et moins jeunes — prolétaires révoltés des faubourgs de Brighton, de Clichy ou d'Amiens qui crament leur ville et s'affrontent à la police ne sont pas mus et émus par cette *race* qui est censée définir leur condition et leur expérience matérielle, même lorsqu'ils sont en proie au racisme.

La révolution ne sera pas un dîner de gala, mais est-ce une raison pour bouffer à tous les râteliers ?

Au final, on comprendra que TC applaudit à la racialisation, mais en ayant pris soin de l'avoir vidé de son contenu, de toutes ses conséquences et implications, ce dans quoi elle s'inscrit comme vision du monde. Bref, TC confie être théoriquement emballée par le concept éthéré et décontextualisé tout en émettant des réserves sur son application réellement existante. Mais ces réserves évoquées dans certains chapitres restent de pure forme, puisque dans le reste du raisonnement elles ne sont pas prises en compte. C'est étonnant, car les développements critiques de l'anti-islamophobie et de l'anti-impérialisme campiste sont bien présents dans un chapitre qui leur est dédié. Néanmoins, l'anti-impérialisme et l'anti-islamophobie pleurnichards sourdent tout au long du reste de l'ouvrage. Le racket des entrepreneurs en racialisation est dénoncé comme tel,

mais ce sont les textes qu'ils produisent qui servent de quasi unique source « objective » (quand ils n'émanent pas de militants soraliens ou rouges-bruns), et les activités militantes de ces idéologues sont présentées comme des phénomènes sociaux spontanés. TC nous baratine, et loin de produire de la théorie, nous sert un métadiscours dont le manque de cohérence importe peu. La confusion aidant, on ne retiendra rien du développement, dont ne resteront que des formules choc (« *la non-mixité de race est une question interne à la classe ouvrière* », « *la racisation est un fait objectif* » par exemple¹) alors que ces dernières ne sont étayées que par un ou deux syllogismes et analogies. Il y a la thèse — le mode de production capitaliste produit structurellement de la segmentation raciale —, il y a l'antithèse — la cristallisation de la racisation telle qu'elle existe ne correspond pas exactement à ce qu'elle devrait être si l'on se fie à notre géniale analyse abstraite — et la synthèse — la racialisation c'est vachement bien puisque c'est comme la question du genre, bien que ce ne soit pas pareil. Qu'est que des révolutionnaires vont bien pouvoir faire de ce genre de prose ? Évidemment rien. À quoi les apprentis « entrepreneurs en racialisation » de gauche, compagnons de route de nos gourous et concurrents du PIR vont-ils/elles l'utiliser ? On ne va pas tarder à s'en rendre compte. La politicaillerie sera belle, avec des vrais morceaux de barbarie à l'intérieur.



la segmentation raciale est un fait objectif

Les génies de TC font mine de ne pas comprendre que l'enjeu du débat n'est pas de savoir s'il existe ou non une volonté de la part du Capital de fragmenter la force de travail sur des bases y compris racistes, mais bien de savoir si cette fragmentation crée des communautés de lutte, des processus de subjectivation sur lesquels il est possible et/ou souhaitable de construire des rapports de force en vue de

1 Il y en a plein d'autres des phénomènes objectifs : les lobbies, les services secrets, la nationalité, les capacités physiques, le sexe biologique, etc. Est-ce pour autant que ces concepts peuvent être utilisés centralement dans une analyse révolutionnaire ? Par ailleurs, la « pogromisation » des paysans russes au XIX^e et au début du XX^e siècle, la « génocidation » des Hutus, la « lepénisation » des ouvriers... sont-ils également des phénomènes objectifs ?

mener les luttes quotidiennes qui sont l'ordinaire de la lutte des classes, sans parler de perspectives révolutionnaires qui, si elles incluaient la « race », seraient tout sauf communistes.

Pourquoi faudrait-il d'ailleurs penser la segmentation du prolétariat ? Pour affirmer la fin de l'identité ouvrière et l'impossibilité de la restauration de toute perspective programmatiste ? D'accord, on a bien compris. C'est écrit environ 412 fois dans le bouquin. Mais TC — qui bien évidemment ne fait pas de politique, abandonnant cette infamie aux mouvementistes-programmatistes — s'apprête ici à dévaler une pente dangereuse, affirmant même que les « identités », qui constituent donc des formes « objectives » de cette segmentation elle-même « objective » du prolétariat, peuvent « être des processus dynamiques de constitution d'une lutte » (p. 293) et lui servir de support. À suivre les althussériens de TC, en fidèles stipendiés de la structure — puisque la classe n'est plus que catégorie objective du capital et que tout « sujet révolutionnaire » n'est qu'illusion ou tromperie —, l'objectivité de la segmentation raciale du prolétariat ne pourrait que produire des formes de lutte qui en seraient l'émanation. Quand bien même la lutte des classes prendrait appui sur des structures identitaires qui lui préexisteraient, ou en créerait, nous pensons qu'il faudrait en contrarier le cours. L'identité est un poison et ceux qui en font commerce, des empoisonneurs.

À trop penser la classe par sa segmentation on en arrive à ne voir et à ne désirer que sa séparation. Or il s'agit précisément pour toute lutte qui se voudrait encore *de classes* de restaurer des liens de solidarité, de créer des rencontres, et de produire du dépassement. On le voit bien : sans perspectives communistes — non pas dans le sens d'un quelconque programme prolétarien, mais de l'activité qui travaille et creuse les perspectives communistes dans le mouvement de classe réel —, la théorie de TC ne permet pas le dépassement. Pire,

la guerre de tous contre tous, la lutte des races deviennent des options parmi d'autres de la lutte de classes, dès lors que la situation objective de la classe en décide.

Puisque les prolétaires doivent entrer en lutte contre leur être de prolétaire, dans la mesure où leur existence de classe est la limite interne à leur action de classe, la lutte vise à attaquer ce qui constitue cet être, sous toutes ses formes, telles qu'elles sont façonnées par le Capital, dont ces segmentations et assignations. Il ne s'agit donc pas comme préalable à la lutte de concéder à ces segmentations, mais de les combattre sans autre forme de reconnaissance. C'est ce qui fait toute la différence entre les opportunistes de TC, leurs nouveaux copains décoloniaux et identitaires, et nous. Car l'effet invariable de la reconnaissance de la

« segmentation raciale » comme préalable à la lutte est de faire s'appuyer la lutte sur elle. Pour le pire.

TC fait passer pour de l'unité — et donc de l'uniformisation et du programmatisme — le principe même de la lutte de classes, à savoir l'extension, qui, sans s'enfermer dans des spécifications, rend possible et capable de dépassement le rapport de force instauré avec le Capital. Ce que TC assimile à la montée en puissance de la classe unifiée, rangée sous pavillon programmatiste, est en réalité le mouvement même de son abolition. Le dépassement, et donc le possible de la révolution, c'est la dilution de la classe dans et par son expansion, lorsque l'ensemble des identités (socio-professionnelles, nationales, sexuelles, culturelles, religieuses) incrustées dans la société du Capital explosent, dans et par la production du communisme.

On relèvera que la grande absente de ce numéro indigeste de TC est précisément la lutte des classes. Pour nous, communistes, l'essentiel est toujours d'axer réflexion et action sur celle-ci. Non par fétichisme des parties prenantes de cette lutte, ni par sauvegarde d'une quelconque « identité » ouvrière, contrairement à ce que TC voudrait faire avaler. Forcée par le mouvement ouvrier désormais décomposé, indissociable de la perspective de libération du travail par un prolétariat érigé en classe dominante désormais caduque, cette identité s'est effacée sous les coups de la contre-révolution ayant succédé à la vague insurrectionnelle mondiale des années 1960 et 1970 et de la restructuration du capital qui l'a accompagnée. Elle a implosé dans le même mouvement, tant la classe a été reconfigurée, remaniée, par l'émergence dans les années 1970 de figures de lutte nouvelles, qui sont venues contester la centralité de l'ouvrier de l'usine fordiste. TC semble le découvrir en même temps qu'elle intègre dans son schéma les prolétaires immigrés. Mais comment s'étonner de la part d'anciens caciques de l'ultra-gauche qui n'avaient d'yeux jusqu'à peu que pour l'ouvrier d'usine. La surprise de la découverte est à la mesure de l'intensité de l'aveuglement.

La lutte de classes n'impose pas plus, pour nous, sa primauté, au motif que la souffrance du prolétariat vaudrait plus la peine que d'autres d'être soulagée. Laissons cela aux prêtres ouvriers. Mais bien parce que, loin de défendre une appartenance et de revendiquer sa reconnaissance par la société et par l'État, elle est le souffle qui abolira toutes les classes, et donc le prolétariat. C'est pourquoi nous ne portons pas la lutte des classes comme un

étendard, nous ne la jalouons pas comme un pré-carré ni ne la chérissons comme un talisman, mais désirons qu'elle s'intensifie, s'ensauvage, ruine ce monde et prenne fin.

Ce qui distingue les communistes parmi les révolutionnaires, c'est la centralité du rapport d'exploitation. La théorie de la communisation, pour nous, est une arme pour les communistes révolutionnaires afin de tirer les leçons de la faillite du mouvement historique qui nous précède. En cela, la théorie de la communisation est la critique radicale du rapport d'exploitation qui n'avait pas été menée à son terme par le mouvement communiste programmatiste qui ne s'attaquait qu'à sa forme (la propriété des moyens de production).

TC, qui n'est plus du tout théoricienne de la communisation, mais est devenue obsessionnelle de l'anti-programmatisme, retombe dans les mêmes travers qu'elle était censée combattre : elle ne vise plus qu'à décortiquer les formes de l'exploitation. Sa lubie la pousse à vouloir s'allier avec des propositions stériles de toute trace de programmatisme, qu'elle trouve dans le néo-féminisme postmoderne et le racialisme décolonial, pour la bonne et simple raison que tous deux ne visent pas à abolir le rapport d'exploitation, mais à en modifier la forme. En un mot parce qu'ils ne sont aucunement communistes (ce qui n'a pas l'air d'être un préalable pour TC). TC imagine des adversaires qui trépignent en scandant « La classe ! La classe ! La classe ! » (ce qui l'indigne profondément), alors que d'autres pontifient sur « la race, la race, encore et toujours la race » (ce qui l'indiffère puisque ce serait un phénomène objectif). En réalité, il est facile de constater qu'il y a ceux qui restent attachés à l'abolition du rapport d'exploitation et ceux qui réclament une autre répartition de celle-ci. Il est vrai qu'héritiers du passé et de l'expérience empirique accumulée, il est difficile (mais pas impossible) pour les participants aux luttes de classes d'être exempt de toute trace de programmatisme, et il faut faire avec. Contrairement à TC, nous préférons avoir affaire avec des « camarades qui se trompent » qu'avec des ennemis politiques au top de la dernière théorie à la mode.

Théoriciens, nous n'avons jamais cherché à l'être. Communistes, révolutionnaires, nous le restons. Et depuis que les sous-sociologues postmodernes de TC s'échinent à malmener la théorie pour rester théoriciens, ils ne sont certainement plus ni communistes ni du côté de la révolution.

Ceci n'est pas une réponse à *Théorie communiste* (TC). Nous avons mieux à faire et, pour tout dire, on s'en bat la *race*. D'ailleurs, personne ne répond à TC, car personne ne lit TC, en tous cas pas dans cette optique. Ceux qui se plient à l'exercice, pénible ô combien, le font par fétichisme, goût de l'exégèse, désœuvrement intellectuel, snobisme, copinage, dévotion, ou tout ça à la fois. Bref, pour de mauvaises raisons. Les autres font mine de. Davantage, et c'est bien là le problème, TC n'a pas besoin d'être lue pour que ses énoncés et les quelques punchlines qui ponctuent chacun de ses numéros, comme le 26, s'imposent à une frange militante friande de blancs-seings théoriques. En fait, TC jouit d'une aura intellectuelle et cela suffit à produire des vérités. TC nous dit que la « *segmentation raciale du prolétariat est une réalité objective* » et cela suffit pour venir valider toute une grille de lecture que l'on pensait réservée, il y a quelques années encore, à des gens qui n'avaient rien à voir ni avec l'activité théorique ni avec le communisme.

Ceci n'est pas une réponse à TC, dans le sens où nous n'inaugurons pas d'échanges épistolaires contradictoires avec des idéologues qui n'ont plus rien de camarades. Ce texte s'adresse donc d'une part aux naïfs susceptibles de se laisser endormir par ce discours ronflant et d'autre part à ceux que la prise de position racialisée de TC sidère et qui cherchent des arguments pour la combattre. En tout cas, il n'est pas destiné à ceux qui partagent et véhiculent ce type de proposition : ils sont nos ennemis...